

LES FEMMES DE DIODORE DE SICILE : ROLE DES FIGURES FÉMININES DANS UNE HISTOIRE UNIVERSELLE

Cécile DURVYE

Introduction : Diodore, les femmes de la *Bibliothèque Historique* et les études récentes

Diodore de Sicile, un historien grec d'origine sikéliote, a écrit à Rome au I^{er} s. av. J.-C. une histoire universelle depuis la création du monde jusqu'au début de la guerre des Gaules¹, la *Bibliothèque Historique*. Les premiers livres de cette histoire sont essentiellement composés de récits mythographiques ; je ne les prendrai pas en compte ici, l'objet de mon étude étant la façon dont Diodore conçoit le rôle des femmes dans l'histoire². L'histoire diodoréenne est essentiellement une histoire politique divisée en trois axes : un récit des événements de Méditerranée orientale (Grèce et Asie), un récit des événements de Méditerranée occidentale (Sicile et côte africaine), et un récit romain qui dans les livres conservés est assez succinct. Pour ces récits, Diodore utilise comme sources divers historiens de périodes différentes : pour reconnaître des traits spécifiquement diodoréens dans les figures féminines de la *Bibliothèque Historique*, il nous faudra donc rechercher des éléments figurant à la fois dans plusieurs de ces récits, ou dans un même récit à des périodes pour lesquelles les sources sont différentes.

La *Bibliothèque Historique* est structurée et rythmée par plusieurs thèmes témoignant d'une orientation historiographique propre à Diodore. L'histoire diodoréenne a deux principaux ressorts : le premier, ce sont les grands hommes, dont le caractère et les actions déterminent le cours de l'histoire ; le second, c'est la Fortune, la *tychè*, une puissance d'ordre divin qui établit une forme de justice en frappant les hommes au moment où ils sont au sommet de leur puissance ou en les relevant lorsqu'ils semblent définitivement abattus.

Dans ce cadre où les grands hommes occupent l'avant de la scène historique apparaissent quelques femmes. Elles sont peu nombreuses : pour en donner un exemple, le livre XX, le dernier livre entièrement conservé, qui traite des dix dernières années du IV^e siècle, nomme 10 femmes pour 137 hommes³, et ce alors que le rôle individuel des femmes a tendance à augmenter à l'époque hellénistique. Les femmes dont le nom est cité dans la *Bibliothèque Historique* sont des femmes dont le rang social est élevé : elles sont filles, sœurs, mères ou épouses d'hommes politiques ; très peu de femmes du peuple interviennent personnellement dans le récit⁴. La présence des femmes chez Diodore ne se limite toutefois pas aux figures de haut rang ; les femmes interviennent fréquemment dans des ensembles anonymes regroupant les femmes d'une cité, souvent accompagnées d'enfants, parfois de vieillards, où elles jouent un rôle collectif. Si les femmes de haut rang, en petit nombre, peuvent dans certains cas avoir une action directe sur le cours de l'histoire, les groupes féminins anonymes, eux, le subissent passivement. Les figures féminines, bien qu'elles présentent des caractéristiques communes, n'ont donc pas vraiment d'unité en tant qu'actrices de l'histoire, mais forment deux ensembles distincts différenciés par le rang : les femmes personnalisées présentent entre elles des points communs et des différences, tandis que l'ensemble des femmes du peuple est remarquablement cohérent dans sa fonction de

¹ Sur le terme exact de cette histoire, cf. GOUKOWSKY 2004, p. 602-612.

² J'ai donc travaillé à partir de ce que nous avons conservé des livres proprement historiques de Diodore, c'est-à-dire les livres XI à XX et les fragments des livres VII à X et XXI à XL. Les fragments des livres XXI à XXVI sont cités avec la numérotation adoptée par P. Goukowsky dans l'édition de la *CUF* ; les fragments des livres VI à X et XXVII à XL sont cités avec la numérotation de C. H. Oldfather et F. R. Walton dans l'édition de la *Loeb Classical Library*.

³ Mais ce type de statistique est un peu artificiel dans la mesure où il ne prend en compte ni le degré d'implication des personnages dans le récit, ni les personnages féminins anonymes, ni les femmes désignées en tant que « fille de ».

⁴ Pour citer l'une des rares exceptions, la mère d'Agathocle intervient dans le récit (XIX 2) alors qu'elle n'est encore que l'épouse d'un potier, donc avec un statut de femme du peuple ; mais elle deviendra par la suite mère d'un tyran, ce qui la range dans la famille d'un grand homme.

spectateur gémissant d'événements sur lesquels il n'a aucune prise.

Je prends ici la suite de Michel Casevitz qui, en 1983, proposait dans un séminaire de la Maison de l'Orient Méditerranéen une étude générale des figures féminines de Diodore⁵. Utilisant principalement le matériel mythographique des premiers livres de la *Bibliothèque Historique*, il s'intéressait à ces figures sous deux rapports : leur faiblesse et leur puissance de corruption. Remarquant que « de l'œuvre de Diodore émane comme une défiance envers tout le sexe féminin » (p. 123), il note que les femmes, dont la nature est à l'antithèse des qualités viriles qui sont celles du guerrier, « constituent une menace pour l'homme et l'humanité ». La conclusion de l'étude de M. Casevitz était que « la femme telle qu'elle apparaît d'après une lecture globale du récit de Diodore, n'a d'existence qu'en fonction de son utilité pour la propagation de l'espèce », mais que sa fonction reproductrice elle-même est source de danger pour l'homme dans la mesure où « l'amour diminue » celui qui s'y adonne (p. 124).

Mon ambition ici n'est pas de reprendre cette analyse générique, mais de préciser la fonction des figures féminines dans l'architecture intérieure de la *Bibliothèque Historique*. Que ce soit à titre personnel ou à titre collectif, quel rôle les femmes de Diodore jouent-elles dans le déroulement de l'histoire universelle ? Y a-t-il des équivalents féminins des grands hommes, de « grandes femmes », dont les actes aient la capacité de déterminer le cours de l'histoire ? En étudiant le rôle des femmes dans la *Bibliothèque Historique*, on constate que coexistent dans le texte de Diodore deux utilisations des figures féminines relevant de perspectives historiographiques distinctes : dans une perspective d'histoire politique, certaines femmes peuvent être amenées à assumer un rôle actif ordinairement dévolu aux hommes, cependant que dans une perspective philosophique, les femmes de Diodore sont les représentantes de la condition humaine telle que la met en scène la *Bibliothèque Historique*.

Les femmes dans la vie politique : un outil d'alliance

Dans la sphère politique, les femmes représentent essentiellement un enjeu matrimonial : elles jouent un rôle passif dans la construction de réseaux de parenté qui représentent dans le monde grec la plus sûre des alliances politiques.

Donnée en mariage, la femme est le gage d'une alliance durable entre deux hommes politiques. À l'époque classique, un tyran désireux de conclure une alliance avec une cité voisine y demande une fille en mariage : c'est ce que fait Denys, tyran de Syracuse, pour s'attacher la cité de Rhégion⁶. Plus l'alliance est aventureuse, plus cette mesure est nécessaire. Ainsi le stratège lacédémonien Pausanias, après sa glorieuse victoire sur les Perses à Platées, trahit les Grecs et passe du côté des Perses ; le gage de son alliance est la main de la fille de Xerxès, le Grand Roi perse (XI 44, 3). L'établissement d'une parenté par le mariage semble être la garantie la plus sûre dans une alliance avec l'ennemi juré des Grecs ; le lien familial établi avec Xerxès peut en outre être une promesse de pouvoir politique⁷. À l'époque hellénistique, les stratégies matrimoniales s'orientent vers les femmes de la famille d'Alexandre le Grand ; toutes sont recherchées en mariage par les successeurs d'Alexandre, dans l'idée que l'union avec une femme de la famille royale leur permettra de prétendre à une autorité légitime sur le royaume d'Alexandre. Un exemple parlant de ces stratégies est le cas de la princesse Cléopâtre, demi-sœur d'Alexandre le Grand : d'abord mariée à son oncle maternel Alexandre le Molosse (XVI 91, 4-6), elle est à la mort de celui-ci promise successivement à deux généraux d'Alexandre le Grand, Léonnatos et Perdikkas, mais tous deux meurent avant le mariage ; elle a déjà une cinquantaine d'année lorsque Cassandre, Lysimaque, Antigone et Ptolémée demandent ensuite sa main : « chacun en effet, espérant par ce mariage se rallier les Macédoniens, cherchait à s'attacher à la maison royale pour faire retomber le commandement suprême dans ses

⁵ CASEVITZ 1985. Deux autres études récentes concernent certaines des femmes de la *Bibliothèque Historique*. L'une (SIMONETTI AGOSTINETTI 1988) traite de l'histoire des princesses macédoniennes ; l'auteur considère que Diodore présente hommes et femmes de la même manière et en conclut que l'historien n'accorde aucun intérêt à une éventuelle spécificité féminine des personnages. Je serai amenée à revenir sur certaines de ces analyses. L'autre (VAN BERG 1978) traite du cas spécifique d'un personnage féminin entre mythe et histoire.

⁶ XIV 44, 4-5. Autres alliances politiques par le mariage : XV 7, 4 ; XVII 107, 6 ; XVIII 23, 3 ; XX 40, 5 ; XX 109, 7 ; XXII 17b, 2.

⁷ De la même façon, le stratège athénien Thémistocle, vainqueur des Perses à Salamine, lorsqu'il est ostracisé par ses concitoyens, se réfugie à la cour de Xerxès ; celui-ci, pour s'assurer la loyauté de son ennemi, lui offre une épouse perse (XI 57, 6).

propres mains » (XX 37, 4). En 308, Antigone la fait assassiner pour éviter qu'elle n'épouse Ptolémée, de crainte que cette union ne procure à ce dernier le soutien des armées macédoniennes. Le nombre des demandes en mariage et l'assassinat qui suit le choix de Cléopâtre montrent l'importance de ces alliances matrimoniales dans la revendication du pouvoir à l'époque hellénistique.

Dans ce cadre, les femmes n'ont guère de possibilité d'agir de façon autonome ; Cléopâtre est une exception, qui décide elle-même de ses préférences, et elle en est aussitôt punie. Le rôle des femmes en politique est limité au cadre de l'évergésie : elles ont l'occasion de favoriser la paix, comme Damaretè, épouse du tyran de Syracuse, qui appuie les ambassadeurs carthageinois venus demander la paix à son mari (XI 26, 3) ; elles peuvent venir en aide aux faibles et aux démunis, comme Cratèsipolis, femme d'Alexandre fils de Polyperchon, qui est « particulièrement aimée des soldats pour ses bienfaits : sans cesse elle venait en aide aux malheureux et soutenait bien des démunis » (XIX 67, 1)⁸.

Dans la *Bibliothèque Historique*, la plupart des femmes appartenant à la sphère politique sont donc présentées comme des instruments d'alliance sans faculté de décision propre. A ce titre, elles sont généralement exclues de la sphère de la prise de décision politique.

Femmes au pouvoir et genre politique

Pourtant, elles peuvent exceptionnellement être amenées à y assumer un rôle actif. Il y a dans la *Bibliothèque Historique* quelques cas de défaillance de l'homme référent qui aboutissent au remplacement d'un homme par une femme dans des fonctions politiques⁹.

Le fait se produit généralement en cas d'un décès masculin qui crée une vacance du pouvoir : il arrive alors que l'épouse du défunt assure, à titre généralement temporaire, les fonctions de celui-ci. Ainsi, lorsqu'Alexandre, fils de Polyperchon, est tué par des traîtres

qui souhaitent prendre le pouvoir à Sicyone, son épouse Cratèsipolis prend la tête de son armée ; elle remporte une bataille, fait crucifier les responsables du soulèvement pour maintenir l'ordre et remplace son époux comme dynaste de la cité de Sicyone, assumant pleinement un rôle politique habituellement réservé aux hommes¹⁰. Les principales « femmes politiques » hellénistiques sont toutefois les femmes de la famille d'Alexandre le Grand : celui-ci ne laissant pas d'héritier mâle capable de gouverner, une partie des troupes macédoniennes, « se rappelant les bienfaits d'Alexandre », s'attachera à la mère de celui-ci, Olympias, et une autre partie suivra le demi-frère d'Alexandre, Philippe Arrhidée — c'est-à-dire, celui-ci souffrant d'une idiotie congénitale, qu'ils prendront le parti de sa femme Eurydice (XIX 11, 2)¹¹. Les deux femmes, remplaçant Alexandre mort et Philippe incapable, dirigent des armées et des royaumes et interviennent à titre personnel dans la politique grecque, sans en référer à aucun homme¹².

⁸ Phila, fille d'Antipater et femme de Démétrios, fait de même (XIX 59, 4).

⁹ Si le cas est relativement fréquent dans les livres mythographiques, il est assez rare dans les livres historiques ; les seuls exemples développés de ce type de substitution dans les livres historiques datent de la période hellénistique. Le cas de substitution le plus intéressant pour les livres mythographiques est celui de Sémiramis : cf. VAN BERG 1978.

¹⁰ XIX 67, 1-2. Elle y renoncera toutefois par la suite en remettant Sicyone et Corinthe à Ptolémée (XX 37, 1) : le remplacement ne se fait donc qu'à titre temporaire.

¹¹ Sur le rôle politique des princesses macédoniennes chez Diodore, cf. SIMONETTI AGOSTINETTI 1988 ; l'importance politique qu'ont réellement eu ces femmes est bien plus grande que ne le dit Diodore (cf. MARCUDY 1932). En dehors de ce contexte macédonien où seules Olympias, Eurydice et Cratèsipolis détiennent un pouvoir militaire et politique, les femmes exerçant des charges politiques sont au nombre de quatre dans la *Bibliothèque Historique* où elles font figure d'exceptions exotiques. Diodore cite deux reines de Carie. Artémisia succède à son époux et frère Mausole à la mort de celui-ci et règne sur la Carie pendant deux ans avant de mourir à son tour, la succession étant alors assurée par son frère Idrieus (XVI 36, 2 et 45, 7) : évoquée uniquement dans le cadre de la transmission du pouvoir, la reine ne fait l'objet d'aucune description et l'autorité féminine sur la Carie ne représente qu'un bref intermède. Elle semble toutefois intégrée dans les mentalités cariennes : Idrieus, à sa mort, est remplacé par sa sœur et épouse Ada, qui règne quatre ans avant d'être chassée du pouvoir par son frère cadet, Pizôdaros (XVI 69, 2 et 74, 2) ; en remettant Ada sur le trône, Alexandre gagne le soutien des cités cariennes, visiblement favorables cette restauration (XVII 24, 2-3). La succession dépend donc apparemment de l'ordre de naissance et non du sexe des membres de la famille royale. Deux autres reines citées par Diodore sont à la frontière de l'histoire et du mythe : Lamia, reine de Libye, dont nous parlerons plus bas, et Thalestris, une reine des Amazones désireuse d'avoir un enfant d'Alexandre (XVII 77, 1-3).

¹² Dans de rares occasions, les femmes du peuple peuvent, elles aussi, intervenir dans le déroulement des événements en aidant à la défense de leur cité : les Romaines donnent leurs bijoux (XIV 116, 9), les Athéniennes participent à la reconstruction des

La pratique de cet intérim politique n'est pas sans conséquence sur l'image que Diodore propose de ces femmes. En obtenant un pouvoir politique, elles ont tendance à acquérir des qualités liées à leur fonction aux dépens de celles qui s'attachent d'ordinaire à leur sexe¹³. Cratèsipolis en est un clair exemple : son nom même (littéralement « Mainteneuse de ville ») évoque sa fonction¹⁴ ; de plus, Diodore lui attribue une « intelligence pratique » (*sunesis pragmatikè*) et une « audace » (*tolma*) qui sont deux caractéristiques dont François Lefèvre a remarqué la récurrence chez les grands généraux hellénistiques¹⁵. Possédant ces deux qualités « plus qu'il n'appartient à une femme » (XIX 67, 2), elle perd en revanche les capacités de séduction féminine qui lui sont attribuées par Plutarque¹⁶, ainsi que la fourberie que lui prête Polyen¹⁷. Phila, l'épouse de Démétrios, présente, elle

aussi, des qualités politiques : elle « passe pour avoir pensé avec intelligence (*sunesis*) » (XIX 59, 4) ; Eurydice, faisant preuve de courage et d'endurance, meurt « sans pleurer sur son sort ni être abattue par l'ampleur de sa chute » (XIX 11, 7). Olympias jouit d'un « prestige » (*axiôma*) que Diodore évoque à plusieurs reprises¹⁸ et qu'elle partage dans la *Bibliothèque Historique* avec des généraux comme Épaminondas (XV 78, 4 ou 86, 5) ou Démétrios (XX 92, 3) et un rhéteur comme Lycurgue (XVI 87, 1) ; après s'être courageusement défendue contre Cassandre en refusant de fuir, elle meurt à son tour assassinée « sans prononcer aucune requête indigne de son rang ou trahissant son sexe (*agennè kai gunaikeian*) » (XIX 51, 2). Thalestris, reine des Amazones, également prestigieuse (XVII 77, 2), est remarquable par sa force physique (*tou sômatos rhômè* [XVII 77, 1], *alkè* [77, 3]) et par son courage (*andreia* : XVII 77, 1 et 3). Deux femmes puissantes, Thalestris et la reine Lamia, sont présentées par Diodore comme particulièrement belles (XVII 77, 1 et XX 41, 3), mais cette beauté même n'est pas une caractéristique proprement féminine puisqu'elle apparaît aussi dans le portait dressé par Diodore du général Démétrios (XX 92, 3) ou du jeune Agathocle (XIX 2, 6). Dans tous ces exemples, les personnages dessinés par Diodore relèvent moins d'un genre féminin que d'un genre pour ainsi dire politique où la femme ne se distingue plus de l'homme mais se voit attribuer les qualités nécessaires à l'exercice de ses fonctions : force, courage et audace pour les tâches militaires, intelligence et dignité pour le gouvernement politique, une beauté asexuée qui a pour résultat une séduction politique et non amoureuse, le tout permettant d'obtenir le prestige des grands acteurs de l'histoire.

Les actrices de la vie politique : un intérim dangereux

Dans le meilleur des cas, la femme qui se substitue à l'homme dans l'exercice des fonctions politiques se fond donc dans sa charge. Mais il est rare que ses caractéristiques féminines ne finissent pas par nuire à

murailles organisée par Thémistocle (XIX 39, 1) ; les femmes de Sélinonte participent à la défense de la ville (XIII 56, 7) ; les femmes de mercenaires indiens défaits par les troupes d'Alexandre prennent les armes des morts pour combattre avec leurs époux, agissant ainsi en tant que remplaçantes d'hommes que la mort empêche d'accomplir leur tâche (XVII 84, 5).

¹³ Les descriptions de qualités féminines sont rares dans la *Bibliothèque Historique* ; un bon exemple des qualités attendues chez une femme est toutefois donné dans le cas de l'épouse perse offerte à Thémistocle par Xerxès, qui est présentée comme « remarquable à la fois par sa naissance (*eugeneia*) et sa beauté (*kallôs*), et en outre louée pour sa vertu (*aretè*) » (XI 57, 6).

¹⁴ On a parfois considéré qu'elle avait tiré ce nom de ses hauts faits (par ex. STÄHELIN, *RE* s. v. « Kratèsipolis ») ; mais il semble qu'elle l'ait en fait toujours porté, comme en témoigne une dédicace trouvée à Delphes où les noms d'Alexandre et de Cratèsipolis sont associés, ce qui permet de la dater avec vraisemblance du vivant d'Alexandre (POUILLOUX 1976, n° 464). Pour des arguments en faveur de cette dernière hypothèse, cf. MACURDY 1929.

¹⁵ LEFEVRE 2002.

¹⁶ Plutarque rapporte dans la *Vie de Démétrios* (9, 5) un rendez-vous galant entre Démétrios et Cratèsipolis : « (Démétrios) ayant appris que Cratèsipolis, veuve d'Alexandre, fils de Polyperchon, [...] le rencontrerait volontiers, comme elle était très renommée pour sa beauté », vient à sa rencontre avec quelques soldats et fait dresser une tente à part « pour que l'on ne voie pas la femme le rejoindre ». Mais l'entreprise tourne court : Démétrios, attaqué par des soldats ennemis, « s'emparant d'une méchante petite chlamyde, s'enfuit à toutes jambes ». La discrétion de la rencontre et la tenue de Démétrios montrent bien que l'enjeu de la rencontre n'est pas purement politique.

¹⁷ Polyen, *Stratagèmes* VIII 58. Cratèsipolis y livre l'Acrocorinthe aux soldats de Ptolémée en prétendant, devant les vaillants défenseurs de la place, que les arrivants sont envoyés en renfort par Sicyone. Agissant « en cachette » (*kruphâ*), elle fait entrer les soldats ennemis « de nuit » (*nuktôr*) : ces manœuvres nocturnes enveloppées de mystère rappellent la Cratèsipolis de Plutarque plus que la vaillante combattante de Diodore.

¹⁸ XIX 11, 2 ; 11, 6 ; 51, 3 ; 51, 5.

son efficacité politique, et l'intervention des femmes dans le registre politique est généralement un facteur de désordre.

L'exercice féminin du pouvoir représente un danger pour l'ordre politique. Olympias, avide de pouvoir, se livre à des violences sacrilèges, torturant sa rivale Eurydice et la contraignant au suicide, profanant la tombe d'Iollas, frère de Cassandre, accusé d'avoir empoisonné Alexandre le Grand (XIX 11, 4-11) ; les Macédoniens, choqués de ses excès, se rangent à l'opinion d'Antipater « qui les avait engagés, en mourant, à ne jamais laisser une femme à la tête du royaume » : l'attitude d'Olympias est de nature à « provoquer une révolution » (XIX 11, 9). Un cas extrême de dérèglements politiques liés à l'exercice féminin du pouvoir est proposé dans la figure mythique de Lamia (XX 41, 3-4) : reine de Libye en l'absence de tout référent masculin (au point que la reine semble même concevoir seule), femme solitaire au pouvoir, elle fait régner la terreur en massacrant les nourrissons par jalousie, et le laisser-aller en s'abandonnant à l'indifférence de l'ivresse. Bien plus, la simple intervention dans le registre politique de femmes non investies de pouvoir peut troubler l'ordre, parce qu'elles y introduisent des sentiments qui n'y ont pas leur place et favorisent ainsi des actions déraisonnées d'individus ou des mouvements de foule incontrôlés¹⁹. Mandane, sœur de Xerxès, ayant perdu ses deux fils à Salamine, excite les Perses contre Thémistocle réfugié à la cour de Xerxès après son ostracisme, provoquant une émeute à la cour (XI 57, 1-3). Dans un autre passage, le Romain Verginius choisit de tuer sa fille pour lui éviter d'être violée par un *decemvir* malhonnête ; réfugié auprès de l'armée, Verginius pleure et éveille la pitié des soldats par son malheur, ce qui provoque la Seconde sécession de la plèbe (XII 24, 2-5) ; indirectement, c'est la jeune fille qui est à l'origine du bouleversement politique²⁰.

Le rôle des femmes dans le déroulement de l'histoire événementielle est rarement déterminant ; quand il l'est, les figures féminines ont tendance à revêtir un genre politique. Lorsque leurs traits proprement féminins, c'est-à-dire liés aux affects, ressortent, leur intervention dans l'histoire est source d'une perturbation de l'ordre politique. Mais le rôle des femmes dans la *Bibliothèque Historique* ne peut se limiter à ces quelques figures de femmes de haut rang : les interventions les plus nombreuses de femmes dans la *Bibliothèque Historique* se font dans un cadre qui n'est pas celui de l'action politique. Au-delà du rôle politique passif ou actif qu'elles sont occasionnellement amenées à jouer, les femmes ont pour intérêt majeur de représenter le principal facteur pathétique du récit de Diodore. De fait, la représentation des femmes est pour Diodore un moyen de faire intervenir dans le récit des sentiments qui en sont le plus souvent absents.

Les souffrances féminines : un outil littéraire

La femme trouve son rôle dans la construction du récit historique de Diodore en tant qu'instrument historiographique d'un pathétique destiné à produire sur l'auditeur ou le lecteur une impression profonde par la représentation des émotions féminines. Dans l'histoire diodoréenne, la représentation de l'émotion passe de préférence par les figures féminines. Ceci n'est pas une règle absolue, les personnages soumis à une vive émotion (terreur, souffrance, chagrin) étant majoritairement, mais non exclusivement des femmes ; en revanche, les femmes sont presque systématiquement présentées en situation de souffrance, surtout lorsqu'elles sont en groupe.

Si le récit de Diodore est souvent purement événementiel et énumère des déplacements d'armées, des batailles et des rivalités entre dirigeants politiques, il fait place ici et là à de grands tableaux descriptifs, souvent à l'occasion d'opérations de siège, de soulèvements ou de

¹⁹ Exemples d'interventions féminines nuisibles à la communauté : XVII 72, 2 ; XXVII 7 ; XXXI 31, 1 ; XXXIII 16, 2 ; etc.

²⁰ Des récits beaucoup plus développés du même épisode figurent chez Tite-Live (III 44-51) et Denys d'Halicarnasse (XI 28-40) : Diodore n'en retient que la trame, accentuant ainsi le lien entre la jeune fille et le soulèvement populaire. De même le viol de Lucrèce provoque un soulèvement (X 20, 1-21, 5) ; Parysatis, la mère d'Artaxerxès, excite celui-ci contre Tissapherne pour venger son fils Cyrus (XIV 80, 6) ; la femme d'Agathocle, Alcia, a des relations coupables avec son beau-fils et provoque la mésentente entre les deux hommes, contribuant ainsi à l'échec de l'expédition contre Carthage (XX 33, 5) ; la veuve de Régulus venge la mort de son époux en poussant ses fils à maltraiter les prisonniers carthaginois qu'elle en pense responsables, scandalisant le peuple par son « manque d'humanité » (XXIV 16) ; l'intervention des femmes dans la décision des habitants de Numance cause la perte de la cité (XXXIII 16, 2) ; la dureté de Mégallis incite les esclaves d'Enna à la révolte (XXXIV-XXXV 2, 10-15) ; l'amour de T. Minutius pour une esclave cause une révolte d'esclaves (XXXVI 2), etc.

répressions dans une cité. Dans ces tableaux figurent des femmes, anonymes, toujours en groupe, qui expriment l'inquiétude collective en pleurant, gémissant ou poussant des cris de terreur. Lorsque la mort de Darius fut annoncée à la cour perse, « il y eut parmi les femmes une clameur et des cris, et la foule des captifs, compatissant à leur deuil, poussait des gémissements nombreux » (XVII 37, 3)²¹. Les femmes individualisées sont souvent elles aussi présentées sous le coup de sentiments violents : le deuil causé par la perte d'un fils ou d'un époux engendre une fureur vengeresse qui pousse Olympias ou Mandane aux pires excès²². Les exceptions sont peu nombreuses : les femmes qui supportent le deuil sans chagrin ni explosion de violence sont celles qui ont totalement assumé le genre politique. C'est le cas de Cratèsipolis, qui n'exprime aucun sentiment à la mort de son mari, mais aussi des femmes spartiates, plus patriotes que femmes : la mère du traître Pausanias condamne son fils à être emmuré dans le sanctuaire où il a trouvé refuge (XI 45, 6-7) ; la mère de Brasidas « fait passer la gloire de sa patrie avant la renommée de son fils » et ne témoigne aucun chagrin de sa mort (XII 74, 3-4).

Les femmes de Diodore sont fréquemment présentées en position de souffrance morale, mais plus encore de souffrance physique. Le viol est chose courante dans la *Bibliothèque Historique*²³. Diodore évoque en outre plusieurs scènes de tortures subies par des femmes²⁴, et, dans un cas notable, décrit avec un luxe de détail qui ne lui est pas habituel des tortures infligées à des femmes enceintes. Lorsqu'Agathocle, tyran de Sicile, cherche à extorquer les richesses de la cité d'Égeste, il en fait supplicier les habitants : « Quant aux femmes riches, à certaines il fit étirer les chevilles en les étreignant avec des tenailles de fer ; à d'autres il fit couper les mamelons, et à celles qui étaient enceintes, en leur posant des briques sur le ventre, il fit expulser leur embryon sous le poids » (XX 71, 4).

La femme et la mort

Cette image récurrente des femmes violentées et tourmentées amène à souligner un fait qui mérite d'être relevé chez Diodore : les femmes apparaissant dans le récit ont un lien très privilégié avec la mort. Les figures féminines sont souvent associées à un contexte de mort, beaucoup plus que les figures masculines. Les femmes des rois et des tyrans sont exterminées « pour ne pas laisser subsister une racine de la famille du tyran »²⁵ ; les princesses macédoniennes sont assassinées pour des questions d'alliance²⁶. Des vierges sont sacrifiées (VIII 8) ; les femmes des cités prises, les otages, les victimes des tyrans sont régulièrement massacrées, tantôt par l'ennemi²⁷, tantôt par leurs propres parents²⁸ ; dans un cas (unique il est vrai), lors du siège de Tauroménion, les femmes et les enfants des assiégés sont même dévorés par leurs époux et pères, qui échappent ainsi à la famine (XXXIV-XXXV 2, 20). Une vierge qui risque le viol est tuée par ses parents désireux de préserver son honneur²⁹ ; une femme mariée courant le même danger est mise à mort par son époux (XXVI 3) ; une fille séduite est offerte en pâture à un cheval affamé par son père (VIII 22).

Dans la même perspective, le suicide féminin est fréquent dans la *Bibliothèque Historique*, toujours pour éviter le déshonneur ou y remédier³⁰. Un exemple frappant de ce lien des femmes avec la mort est la scène qui suit le décès du roi de Paphos Nicoclès (XX 21, 2-3). Celui-ci est contraint au suicide par Ptolémée pour une question de renversement d'alliance : « Axiothéa, la femme de Nicoclès, lorsqu'elle apprit la fin de son époux, égorgea ses propres filles, qui étaient

²¹ XIII 56, 6 ; XIV 52, 1 ; 53, 1 ; XX 15 ; 83, 2 ; etc. Les gémissements féminins accompagnent tout événement politique menaçant l'équilibre politique : XXXIV-XXXV 17, 1 ; 32a ; etc.

²² Ainsi que Lamia (XX 41, 3-4), la veuve de Régulus (XXIV 16), etc.

²³ X 20, 1-21, 5 ; XV 54, 3 ; XIX 8, 3 ; XXVI 21 ; XXXIII 15, 1 ; XXXIV-XXXV 2, 10-15 ; etc. Sur les viols dans les livres mythographiques de Diodore, cf. CASEVITZ 1985, p. 114-115.

²⁴ Femmes torturées : XXVI 29, XXII 8 ; XXXIII 15, 2 ; XXXIV-XXXV 3, etc.

²⁵ XXVI 22, à propos de la famille du tyran sicilien Hiéronimos. De même Eumèlos, roi du Pont, fait périr les femmes et enfants de ses frères pour que le pouvoir ne lui soit pas disputé (XX 24, 3).

²⁶ Cléopâtre (XX 37, 5), Eurydice (XIX, 11) Olympias (XIX 51, 5), etc.

²⁷ XII 82, 2 ; XIII 57, 2 ; XXXIII 4, 2 ; 15, 2 ; etc.

²⁸ XVII 28, 3-5 ; XXXIV-XXXV 4, 1 ; etc.

²⁹ XII 24, 1-5, XX 21, 2 ; XXV 17 ; XXVI, 3 ; XXXIV-XXXV, 4, 1 ; etc.

³⁰ X 20, 1-21, 5 ; XV 54, 3 ; XXV 17 ; etc.

vierges, pour qu'aucun ennemi ne puisse s'en rendre maître, et décida les femmes des frères de Nicoclès à choisir la mort avec elle-même, alors que Ptolémée n'avait donné aucun ordre concernant les

femmes, mais leur avait consenti l'impunité. Lorsque le palais royal se fut rempli de meurtres et de malheurs inattendus, les frères de Nicoclès, après en avoir fermé les portes, mirent le feu à la demeure et s'égorgeaient eux-mêmes. La maison des rois de Paphos, ayant rencontré un sort tragique, fut donc détruite de la manière que j'ai dite. » Ici, l'infanticide commis sur les vierges et le suicide des femmes entraînent dans la mort jusqu'aux membres masculins de la famille, aboutissant à une extinction totale de la lignée.

Même lorsqu'elles échappent au meurtre et au suicide, les femmes n'en sont pas moins impliquées dans des morts violentes. Les exemples foisonnent, comme on l'a vu plus haut, pour les femmes de la sphère politique : Olympias fait assassiner Philippe Arrhidée et Eurydice, Mandane cherche à faire condamner Thémistocle, Cratèsipolis fait crucifier les rebelles de Sicyone³¹. Ce lien fantasmatique de la femme à la mort est flagrant dans le cas de la reine de Libye Lamia, qui faisait périr les enfants des autres par chagrin de voir mourir les siens (XX 41, 3-4) ; cette tueuse d'enfants, devenue dans l'imaginaire grec une sorte de croque-mitaine de conte populaire, est intégrée par Diodore dans le récit historique, ce qui incite à penser que la dimension mortifère des femmes est considérée par Diodore comme une donnée de l'histoire.

Qu'il soit actif, passif ou réfléchi (au sens grammatical), le lien des femmes avec la mort est donc remarquablement récurrent chez Diodore ; nous en proposerons plus loin une explication.

Le sort des femmes, une image de la condition humaine selon Diodore

Mais le pathétique ne consiste pas seulement à représenter des émotions ; il vise surtout à en faire naître chez les auditeurs et lecteurs du texte. En quoi et pourquoi Diodore cherche-t-il à émouvoir son public ?

Le sentiment que Diodore cherche à provoquer par les images de femmes souffrantes que nous venons d'évoquer, c'est, de tout éviden-

ce, la pitié. Comme il le dit lui-même à plusieurs reprises, ces spectacles affreux sont de nature à provoquer la pitié : Mandane, par exemple, « ressentait cruellement la perte de ses enfants, et la grandeur de son malheur provoquait la pitié de la foule » (XI 57, 2), ce qui est la définition même du pathétique. Lors de la description des souffrances féminines, il est fréquent qu'une partie des personnages de Diodore soient placés en position d'observateurs³², et que le texte mentionne la pitié qu'ils éprouvent pour les malheureuses victimes ; dans certains cas, c'est le narrateur lui-même qui signale sa propre émotion³³. Quelles que soient les souffrances subies, l'émotion est la même : ce qui touche ces spectateurs (et, par leur intermédiaire, le lecteur, le pathétique étant ici direct puisqu'il fait ressentir au lecteur le sentiment même qu'éprouvent les personnages), c'est la passivité des victimes³⁴. Les femmes sont des victimes privilégiées parce qu'elles ont peu de liberté d'action, nous l'avons vu plus haut : dans la mesure où elles ne combattent ni ne prennent de décision politique, leur rôle dans la *Bibliothèque Historique* est essentiellement passif. Dans tout le récit, les femmes « subissent » (*pathein*) ; sans défense, privées de soutien³⁵, elles assistent impuissantes au siège de leur ville³⁶, quand elles n'en sont pas évacuées avant la bataille³⁷ ; si elles réchappent à la prise de la ville, elles suivent l'armée, affamées (XXVI 17), mais elles sont le plus

³¹ Autres exemples : Ptolémée Physcon fait mettre à mort des Cyrénéens parce qu'ils ont parlé trop librement de sa concubine, XXXIII 13 ; il tue son propre fils pour punir son épouse, XXXIV-XXXV 14, 1.

³² *theôrountes* : XIII 58 ; 111, 5-6 ; XVII 35,4-36,4 ; XXXIII 15, 2 ; etc.

³³ « Nous devons supprimer ici les effets tragiques affectés habituels aux historiens, avant tout par pitié pour les victimes, mais aussi parce qu'aucun lecteur ne souhaite entendre détailler ce qu'il imagine sans peine... » (XIX 8, 3).

³⁴ Ceci n'est pas vrai exclusivement des femmes : toute victime passive (enfermée, entravée, et en général privée de sa liberté d'action) inspire la pitié : par exemple XX 4, 6 ; 54, 3 ; 69, 3, etc.

³⁵ XIX 8, 3 : « des jeunes filles orphelines et des femmes sans défenseurs, tombées sous le pouvoir absolu de leurs pires ennemis » ; XIX 50, 3 et 8 ; etc. Les femmes de la *Bibliothèque Historique* ne rencontrent des protecteurs qu'en de très rares occasions (IX 13 ; 37 ; XVI 55 ; XX 84, 3 ; XXXVII 8, 4).

³⁶ XIV 52, 1-4 ; 74, 2-3 ; XX 83, 2 ; etc.

³⁷ XI 13, 4 ; 28, 5 ; XII 42, 2 ; 46, 6-7 ; 62, 7 ; XIV 56, 4 ; etc.

souvent réduites en esclavage³⁸ ou remariées de force aux vainqueurs³⁹. Ce lien entre la passivité systématique et la pitié éveillée chez le spectateur apparaît par exemple dans un long développement

consacré aux captives de Sélinonte (XIII 58, 1-2). Après la prise de la cité, « les Grecs alliés aux Carthaginois, observant le renversement de la vie (des Sélinontains), prenaient en pitié le sort des malheureux. Les femmes, privées de la vie à laquelle elles étaient accoutumées, passaient leurs nuits à subir les sévices des ennemis, supportant des souffrances terribles (...) et se lamentaient vivement de leur sort (*tychè*) ». Tous les éléments du pathétique diodoréen sont ici présents : la femme passive subissant des souffrances physiques et morales ; l'expression de ses douleurs par les plaintes et gémissements ; la mention de la pitié éprouvée par les spectateurs.

Mais ce qui apparaît aussi dans cet exemple, c'est le rôle que joue dans les souffrances féminines la notion de destin, qui est exprimée dans le passage à la fois par l'emploi du terme *tychè* — le sort, le destin, la Fortune — et par l'évocation des renversements de situation que provoque cette *tychè*. Le lecteur est assurément poussé à ressentir une horreur compatissante devant les cruautés exercées sur des femmes, mais aussi devant les extrémités auxquelles elles en arrivent pour protéger leur honneur et celui de leurs proches contre les coups du sort : ce que Diodore cherche à inspirer à son public, c'est une crainte respectueuse devant la force exercée par le destin sur des victimes impuissantes. Or la femme n'est pas seule impuissante devant le destin : l'homme lui-même, malgré ses capacités d'action, doit subir les arrêts du sort, comme le montre constamment la *Bibliothèque Historique*.

Dans le récit diodoréen, le rôle des figures féminines est donc lié au ressort philosophique principal de l'histoire : image même de la victime du destin, elle amène le lecteur à prendre conscience de la toute-puissance de la Fortune.

Conclusion

Diodore considère la femme au pouvoir comme une transgression de l'ordre civique ; l'activité féminine dans la sphère politique n'est tolérée qu'à titre temporaire, dans des cas exceptionnels, et la femme ne peut jouer un rôle actif dans l'histoire qu'en perdant les caractéristiques affectives propres à son sexe. Mais l'activité politique des femmes n'est qu'une exception négligeable dans l'histoire. L'image féminine qui imprègne le texte de Diodore est celle d'une femme impuissante, démunie, qui a sa place dans le récit historique en tant que jouet

de la Fortune dans un monde sur lequel elle ne peut rien ; en cela, elle est centrale dans l'histoire diodoréenne parce qu'elle offre au lecteur, à une époque où fleurit le stoïcisme, une image exacerbée de sa propre soumission au destin. L'intérêt du rôle tenu par les figures féminines dans l'histoire de Diodore est donc moins dans leur capacité d'intervenir dans les événements politiques que dans la dimension morale et philosophique qui détermine l'orientation historiographique de Diodore.

BIBLIOGRAPHIE

- VAN BERG P.-L. 1978 : « Les Ruses des colombes. A propos de l'exposition de Sémiramis (Diodore II, 4, 4-6) », dans *Hommages à Maarten J. Vermaseren*, Leiden (1978), vol. 1, p. 25-59
- CASEVITZ M. 1985 : « La femme dans l'œuvre de Diodore de Sicile », dans *La Femme dans le monde méditerranéen*, Tome I : *Antiquité*, éd. A.-M. VERILHAC, MOM (1985), p. 113-135
- GOUKOWSKY P. 2004 : « Diodore de Sicile, pompéien repentant ? », *CRAI*, 2004, p. 598-622
- LEFEVRE Fr. 2002 : « Le livre XVI de Diodore de Sicile : observations sur la composition et le traitement des grands personnages », *REG* 115 (2002), p. 518-537

³⁸ XII 73, 3 ; 76, 3 ; 80, 5 ; XV 79, 6 ; XX 71, 15 ; etc.

³⁹ XIV 9, 8 ; 66, 5 ; XXI 18, 2.

- MACURDY G. H. 1929 : « The Political Activities and the Name of Kratesipolis », *American Journal of Philology* 50 (1929), p. 273-278
- MACURDY G. H. 1932 : *Hellenistic Queens: A Study of Woman-Power in Macedonia, Seleucid Syria and Ptolemaic Egypt*, H. Milford, Oxford University Press, 1932
- POUILLOUX J. 1976 : *Fouilles de Delphes III, Les Inscriptions de la terrasse du temple et de la région nord du sanctuaire*, Athènes, EFA, 1976
- SIMONETTI AGOSTINETTI A. 1988 : « Presenze femminili nei libri XVIII-XX della Biblioteca storica di Diodoro Siculo », *Acme* XLI (1988), p. 31-39